

Par  
**ELSA MAUDET**  
Envoyée spéciale  
à Auschwitz (Pologne)  
Photos **DAWID**  
**ZIELINSKI**

# A Auschwitz, «on a des points communs devant l'horreur»



Adja Meite avait prévu : elle n'entrera pas dans toutes les pièces. Les cheveux, les chambres à gaz, les fours, «ce sont des choses que je n'ai pas envie de voir. Je suis sensible. Je crois que je vais attendre devant», avait glissé la jeune femme de 19 ans en déambulant près des voies ferrées d'Auschwitz-Birkenau, le matin même, le crissement de la neige sous ses pas. Là voilà finalement confrontée à ce qu'elle redoutait. Depuis une bonne heure, en ce dimanche après-midi de décembre, le groupe circule dans les allées bordées d'arbres nus et à travers les baraquements d'Auschwitz I, le camp d'extermination en Pologne, témoin des atrocités nazies et transformé en musée peu après la Seconde Guerre mondiale.

## «DIABOLIQUE»

Les unes et les autres ont découvert des photos de déportés sur le point d'être triés, des maquettes de chambres à gaz, des boîtes de Zyklon B. Soudain, la guide annonce : dans la pièce suivante, interdiction de prendre des photos, par respect pour les victimes. C'est là que sont exposées les montages de cheveux de déportées qui n'ont pas eu le temps d'être vendus aux usines textiles allemandes. Adja Meite s'arrête net. Essuie une larme. Refuse d'entrer. Rama Diakhof, sa copine, glisse une main dans son dos et l'y encourage délicatement. Finalement, elle y consent. «Il y avait trop de cheveux. Trop trop trop trop trop trop. Ça m'a donné des frissons. Et le fait de voir que les cheveux, ça se garde aussi longtemps, je ne pensais pas...», confie cette assistante d'éducation après coup.

Comme la plupart des personnes présentes ce jour-là, c'est la première fois qu'Adja et Rama posent un pied à Auschwitz. «C'est plus fort en émotion de le voir en vrai que d'entendre ce qu'il s'est passé», juge Rama. Elles font partie d'un groupe de 173 femmes, aux profils très divers, emmenées par l'association Langage de femmes dans un voyage spécialement affrété pour l'occasion. «On crée une communauté unie et indivisible pour passer une journée, se recueillir, se souvenir, comprendre et pouvoir transmettre à notre retour», éclaire Samia Essabaa, cofondatrice de l'association. Le fait de réunir

Adolescentes ou retraitées, juives ou musulmanes, 173 femmes d'horizons très divers se sont rendues dans le camp d'extermination nazi, à l'initiative de l'association Langage de femmes, qui lutte contre le racisme et l'antisémitisme.

des femmes qui ne pourraient jamais se rencontrer en dehors de cette occasion, c'est formidable. Le fait est que le mélange est atypique. DRH et directrice de la communication de présentes cotées en Bourse, présidente télé (Karine Le Marchand, accompagnée de sa mère), coiffeuse, nounou, agente d'entretien, ados, quadras, retraitées, juives, musulmanes, catholiques, agnostiques... C'est une petite France, quasi exclusivement féminine, qui a décidé de voir de ses propres yeux l'impensable, pour faire vivre la mémoire de la Shoah et empêcher, à son petit niveau, une redite de l'histoire. Beate Klarsfeld accompagne le groupe, poursuivant son inlassable combat pour que nul n'oublie les crimes nazis, aux côtés d'employés du mémorial de la Shoah et d'Isra-

belle Rome, la ministre déléguée à l'Égalité entre les femmes et les hommes et à la Diversité. «On est toutes très différentes donc on peut avoir des avis très différents. Mais on a des points communs devant l'horreur. Et on se demande : qu'aurions-nous fait ? philosophe Sylvie de Vuilliplières, enseignante de théologie. Chacune est venue avec son histoire. Chacune, de ce fait, retire de cette éprouvante journée quelque chose qui lui est propre. Les grands-parents et la tante maternelle d'Elise Fajgeles ont été déportés à Auschwitz. «Ma mère avait 8 ans quand elle a été séparée de ses parents et de sa sœur, elle n'en est jamais remise. Elle est toujours restée pour moi cette petite fille qui a perdu ses parents. C'est central dans ma vie parce que j'ai été construite

sur cette peine-là», confie la secrétaire générale de la Délégation interministérielle à la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la haine anti-LGBT (Dilcrab). Anne Schapiro-Niel a le même vécu, elle dont le père ne s'est jamais remis de la déportation de ses parents et de sa sœur, arrivés à Auschwitz par le convoi numéro 10, un jour de 1942. L'expertise en communication de 16 ans voulait se rendre sur place depuis un moment, une fois la journée terminée. «C'était triste. Je ne vais pas oublier ça.» Ayda, elle, est bien allée à l'école, mais elle n'y a jamais entendu parler de la Shoah. «En Iran, on n'apprend pas du tout ça. Tant ce qu'on nous enseigne, c'est l'islam, l'arabe, le Coran», indique cette assistante dentaire de 39 ans, arrivée en France il y a vingt ans. Pour autant, cette histoire, elle la connaît. Notamment

avant de venir. Ça fait des semaines que j'ai mal au bide», lâche-t-elle. Désormais, la «colère» envahit. Le tri des déportés, entre ceux suffisamment vaillants pour travailler et les autres, ultra-majoritaires, tués dès leur arrivée. La mise en scène visant à convaincre ces hommes et ces femmes de se déshabiller pour prétendument prendre une douche. Le mur d'exécutions devant lequel les déportés qui osaient boire dans une flaque d'eau ou croquer dans une pomme de terre crue pouvaient être fusillés. Les cellules d'un petit mètre carré dans lesquelles cinq prisonniers étaient contraints de rester debout après une journée de travail s'apparentant déjà à un supplice. «C'est ce que j'ai vu de plus atroce dans ma vie. Je n'imaginais pas que l'être humain

était capable d'autant de fiabilité diabolique», souffle Anne Schapiro-Niel.

## «DU CONCRET»

Aminata Cissé, elle, n'avait jamais entendu parler de tout ça. Jamais eu vent d'un génocide, de déportations. Cette femme sénégalaise de 43 ans n'est pas allée à l'école et l'information ne lui est pas parvenue par d'autres canaux. Peu loquace, elle dira simplement, une fois la journée terminée : «C'était triste. Je ne vais pas oublier ça.» Ayda, elle, est bien allée à l'école, mais elle n'y a jamais entendu parler de la Shoah. «En Iran, on n'apprend pas du tout ça. Tant ce qu'on nous enseigne, c'est l'islam, l'arabe, le Coran», indique cette assistante dentaire de 39 ans, arrivée en France il y a vingt ans. Pour autant, cette histoire, elle la connaît. Notamment

grâce à sa patronne, juive, qui lui a prêté plusieurs livres sur le sujet. Sur place, insérées au milieu des preuves de la barbarie, les participantes prennent conscience de beaucoup de choses. La plupart connaissent les camps de concentration, la solution finale. Pour autant, beaucoup n'avaient pas compris. Pas compris le niveau d'organisation de l'entreprise nazie, la minutie cynique ayant permis, rien qu'à

Auschwitz, l'extermination de 1,1 million de personnes, dont 1 million de Juifs. Le fonctionnement des chambres à gaz, en particulier, fut une découverte. Point de tuyaux crachant un gaz mortel, comme certaines l'imaginaient, mais des petites cheminées situées sur les toits, par lesquelles les nazis faisaient descendre des cristaux imprégnés de cyanure d'hydrogène. «J'ai parlé avec un négationniste pour la pre-

**«Quand les antivax disent "on vit la même chose que les Juifs", il faut revenir à l'extermination systématique.»**

**Elise Fajgeles** secrétaire générale de la Dilcrab

mière fois de ma vie, un collègue. Il me disait : "C'est impossible matériellement toutes les installations de gaz." J'étais en état de choc. Je n'avais pas les arguments pour contester», raconte Jessica David, qui travaille dans l'intelligence économique. Désormais plus assurée de ses connaissances, elle compte bien réaborder le sujet avec lui. C'est là l'un des enjeux majeurs de ce type de voyage : raconter à ceux qui

n'ont pas l'opportunité de se rendre en Pologne la réalité de la Shoah, qui a mené à l'extermination systématique. Il ne s'agit pas juste de ne pas pouvoir entrer dans un cinéma. Via Langage de femmes, qu'elle a créée en 2017 avec Suzanne Nakache, Samia Essabaa entend mettre les femmes au cœur de la lutte contre le racisme et l'antisémitisme. Parce qu'elles «transmettent, à la maison, autour d'elles, elles ont de l'empathie», estime-t-elle. On tique face à une telle essentialisation. Samia Essabaa répond pragmatisme : «Je suis une fille de banlieue issue de l'immigration, enseignante en lycée professionnel. À chaque fois que je fais une réunion, ce sont les mamans qui se déplacent. Quand je prépare un voyage, quel qu'il soit, ce sont les mamans qui demandent à être prises en accompagnement.» Ce déplacement en non-mixité ne fait pas l'unanimité parmi les participantes, mais elles s'accrochent : leur diversité, tant sociale que religieuse, culturelle ou ethnique, a plus de valeur que tout le reste.

## ÉCRASEMENT

«Rester entre les quatre murs d'une classe, ça ne marche pas : il faut du concret. Il y a des gamins tellement sceptiques qu'il faut leur montrer. Quand ils voient les vitrines de cheveux, les layettes de bébés, les fours, les chambres à gaz, ça change la donne», assure-t-elle. Auschwitz, «c'est le lieu qui symbolise le mieux ce que l'homme peut transmettre par la parole et ensuite par un geste physique. "J'aime pas les Noirs", "les Arabes sont des terroristes islamistes" : tous les préjugés qu'on peut avoir commencent par des mots et ça se termine par des actes. C'est ce que je veux montrer sur place.» Alors que plusieurs participantes font part de leur crainte de voir les derniers témoins vivants d'Auschwitz disparaître, Elise Fajgeles, de la Dilcrab, rétorque que «faire parler les rescapés n'a pas aidé à ce qu'il n'y ait pas de négationnisme. Les survivants sont une infime minorité. Aujourd'hui, quand on relativise la Shoah, quand les antivax disent "on vit la

même chose que les Juifs", il faut revenir à l'horreur, à l'extermination systématique. Il ne s'agit pas juste de ne pas pouvoir entrer dans un cinéma.

Après cette intense journée, elles sont sonnées. «D'un coup, ça fait beaucoup. J'ai besoin de temps pour digérer tout ça, confie Ayda à la sortie d'une chambre à gaz. Les chaussures, les valises, c'était dur. On les voit arriver, les déportés, ndrj et on sait qu'ils ne sont pas repartis.» Ce sentiment d'écrasement est accentué par l'ambiance. Fait exceptionnel, le groupe a visité le camp de nuit, au rythme des flocus s'écrasant sur les dizaines de douzaines sombres, sans autres visiteurs. Une dérogation accordée à ces femmes arrivées après la fermeture habituelle des lieux, en raison d'un avion en retard. La visite touche à sa fin, chacune allume la bougie qui lui a été remise au petit matin. Des dizaines de voix entonnent le *Chant des partisans*, guidées par la mezzo-soprano Sofia Falkovitch, le cœur et l'esprit à ces centaines de milliers de personnes qui ont péri en ces lieux. Il y a quatre-vingts ans. D'ici quelques semaines, elles se réuniront de nouveau, à Paris cette fois, pour partager cette expérience singulière. Et ne pas oublier. ➤



Les membres de l'association Langage de femmes ont visité le camp

après la fermeture habituelle des lieux, sans autres visiteurs.

